



La vie et l'activité de la pensée dans la philosophie de Maine de Biran (1766-1824)

*A vida e a atividade do pensamento na filosofia de
Maine de Biran (1766-1824)*

Éric Hamraoui*¹

Conservatoire National des Arts et Métiers, Paris, França

Résumé

Penseur de la naissance de la conscience (ou « aperception ») de soi à partir du déploiement de l'effort moteur du corps, Maine de Biran (1766-1824) analyse tout au long de son œuvre la nature complexe et polémique des rapports entre pensée et affectivité. De nature réflexive car faisant retour sur les affections, sensations, impressions et sentiments procurés par la vie du corps, qui en obscurcissent le discernement, la première, détermination intérieure du moi, nous procure les idées que nous pouvons acquérir de nous-mêmes et de nos actes intellectuels, au fondement de notre personnalité. Or, l'affirmation de celle-ci, résultat de l'effort de stylisation en lequel consiste l'activité de la pensée, peut se trouver contrariée par

¹ Maître de Conférences en philosophie à la Chaire Psychanalyse-Santé-Travail du Conservatoire National des Arts et des Métiers (C.N.A.M.).

* ÉH : Pós-Doutor em Filosofia, e-mail: eric.hamraoui@cnam.fr

des déterminants de nature endogène (les effets de l'habitude, le défaut de concentration, l'absence de but intellectuel, etc.) ou exogènes (en l'occurrence, les bouleversements d'ordre social et politique occasionnés par la Révolution française). Aussi, à côté de ses mémoires définissant sur le plan théorique les conditions de la constitution ou de la diminution du sentiment du moi, le journal intime de Biran répond à la nécessité de retrouver l'unité d'un moi fragmenté dans une société ayant perdu l'ensemble de ses hiérarchies et repères anciens. Selon Biran, la construction d'une mémoire du travail de la pensée, sans cesse confronté aux fluctuations du quotidien et aux aléas de la vie du corps, constitue le garant de cette unité. Cela sur la base d'une nette distinction entre les objets et intentions propres à la physiologie et à la psychologie, au cœur du projet d'élaboration d'une Science de l'Homme.

Mots-clés : Vie. Pensée. Affectivité. Physiologie. Psychologie.

Resumo

Pensador do nascimento da consciência (ou « apercepção ») de si à partir do desdobramento do esforço motor do corpo, Maine de Biran (1766-1824) analisa ao longo de sua obra a natureza complexa e polêmica das relações entre pensamento e afetividade. De natureza reflexiva, porque se desdobra sobre as afecções, sensações, impressões e sentimentos dados pela via do corpo, que obscurecem o discernimento, nasce a primeira determinação interior do eu, obtemos as ideias que podemos adquirir de nós mesmos e nossos atos intelectuais, a fundação de nossa personalidade. Ora, a afirmação desta, resultado do esforço de estilização no qual consiste a atividade do pensamento, pode ser contrariada por determinações de natureza endógena (os efeitos do hábito, a falha de concentração, a ausência de objetivo intelectual etc.) ou exógenas (neste caso, as convulsões sociais e políticas causadas pela Revolução Francesa). Também, além de suas memórias, que definem no plano teórico as condições da constituição ou da diminuição do sentimento do eu, o diário íntimo de Biran atende à necessidade de recuperar a unidade de um eu fragmentado em uma sociedade que tinha perdido todas as suas hierarquias e referências antigas. Segundo Biran, a construção de um memorial sobre o trabalho do pensamento, sem deixar de ser confrontado com as flutuações cotidianas e aos caprichos da vida do corpo, constitui a garantia de sua unidade. Tudo sobre a base de uma clara distinção entre os objetos e as intenções próprias da fisiologia e da psicologia, no centro de seu projeto de elaboração de uma ciência do homem.

Palavras-chave: Vida. Pensamento. Afetividade. Psicologia.

Maine de Biran (1766-1824) est un philosophe français dont la production intellectuelle s'étend sur près d'une trentaine d'années (1794-1824). Composée de mémoires rédigés en réponse à des questions mises au concours par des institutions académiques françaises ou allemandes (Berlin), de carnets et d'un journal intime, son œuvre n'est pas le fruit du labeur d'un professeur d'université mais d'un homme engagé dans la vie publique et politique de son temps². Demeurée en grande partie inédite de son vivant, elles'inspire, tout en s'en démarquant, de la philosophie des Idéologues (Cabanis, Destutt de Tracy)³ centrée sur la définition du rôle joué par les sensations dans la production de nos idées. Philosophie dont les maîtres mots sont l'« observation » et l'« analyse » des facultés humaines considérées dans leur lien avec le corps vivant, et qui remet en question les représentations que l'on se fait du corps depuis le XVII^e siècle où émerge la thématique du corps machine. Au-delà de cette distinction de point de vue, la référence au corps sert, chez Biran, de fondement à la psychologie et à la Science de l'Homme. Elle permet également de penser l'action à partir du concept d'effort à travers lequel le moi acquiert le pouvoir d'idéation et la faculté d'intellection, supports de la conscience de soi⁴ :

« C'est là (dans la relation d'effort), et non point dans une impression reçue quelconque, qu'il faudrait chercher l'origine spéciale de nos facultés actives, le point d'appui de l'existence, et le fondement de toutes les idées simples, que nous pouvons acquérir de nous-mêmes et de nos actes intellectuels⁵. »

Après avoir décrit le contexte social et politique d'élaboration de la pensée de Biran, nous nous attacherons à en définir les points d'appui (convictions politiques et écriture au quotidien). Puis, nous analyserons la nature complexe des rapports entre pensée et affectivité avant d'aborder la question de la nature, des conditions et des

² Biran a, en effet, successivement exercé les fonctions de sous-préfet, de député et de conseiller d'Etat.

³ Inspirée par celle de Condillac (1715-1780) identifiant sensation et conscience.

⁴ Conscience coïncidant avec l'expérience du rapport entre *la volonté* du moi et la résistance organique du corps propre.

⁵ Maine de Biran, *Mémoire sur la décomposition de la pensée*, éd. F. Azouvi, Paris, Vrin, 1988, tome III, p. 362.

modalités d'exercice de la première en nous appuyant principalement sur le contenu du journal intime de Biran.

Le regne des passions

L'affirmation par les hommes de leur autonomie et la construction d'une société fondée sur l'individu et ses droits, lors de la Révolution française, conduit paradoxalement à une mise en crise du sujet. L'œuvre de Biran est à cet égard exemplaire. Que faire dans un monde aux contours encore aussi indéfinis sinon explorer l'architecture intime du sujet (ici considéré en tant que moi) ? Il n'est ainsi pas fortuit que la réflexion de Biran s'élabore à travers la tenue d'un journal intime, durant les dix dernières années de sa vie, où se donne à lire conjointement la transformation de la société et la crise d'une conscience individuelle : « J'ai, dit Biran, changé de monde et de manière de vivre sans avoir changé de cœur, et en me considérant, par rapport au monde que j'ai quitté, je puis dire que j'assiste à ma mort avec les forces entières de ma vie⁶. »

Révolution philosophique et révolution politique

Biran commence à écrire son œuvre dans les années qui suivent la chute de l'Ancien Régime. Selon lui, les événements de 1789 sont la conséquence de la révolution philosophique opérée quelques décennies plus tôt par l'Idéologie accordant un primat aux facultés sensibles (instincts, sensations et passions) sur l'activité pensante et volontaire. Ainsi considère-t-il que la souveraineté du peuple signifie la prise de pouvoir des sensations et des passions sur la raison. Le sujet du peuple souverain est un sujet empiriste, un sujet sans « moi », ou plus exactement, dont le moi « est une idée abstraite de la totalité des parties

⁶ Maine de Biran, *Journal (I-IV)*, *Être et pensée*, *Cahiers de philosophie*, Ouvrage publié avec le concours du C.N.R.S., 1954, t. I-III (t. I, p. 70 [24 avril 1815]).

sentantes qui forment un ensemble » (Destutt de Tracy⁷). La question de l'opposition entre les souverainetés aristocratique et populaire est ici sous-jacente⁸. Le lien entre ces deux niveaux apparaît dans une « opinion sur la responsabilité des ministres et des agents du Directoire dans les colonies » (1797) :

« Dans le corps politique comme dans notre être moral, on distingue la pensée, *la volonté*, l'action [...]. Le corps chargé de faire les lois est l'entendement, le gouvernement est *la volonté* dirigée par l'entendement, et l'action qui suit s'exécute par des membres qui, par une influence nécessaire, se meuvent au gré de *la volonté*⁹. »

Ainsi « se met en place l'image d'un sujet politique dont la tête, qui équivaut au souverain, et le corps, qui équivaut au peuple, forment des parties distinctes, mais non séparées, fonctionnant solidairement au sein d'un même tout¹⁰. » La tête-souverain est raison et volonté, le corps-peuple est force physique, instincts et passions. Le modèle individuel informe la réalité collective. Penser les rapports du souverain avec la Nation équivaut à réfléchir sur les rapports du *moral* avec le *physique* et réciproquement¹¹.

Un ordre sans « ordres »

Biran vit douloureusement les mutations d'une société qui se cherche encore. Ce qui caractérise en effet cette société c'est, paradoxalement de ne plus avoir de définition. Le nouvel ordre social est sans « ordres », un état social où les individus n'ont plus d'« état »¹². D'où

⁷ Destutt de Tracy, *Mémoire sur la faculté de penser*, in *Mémoires de l'Institut national des sciences et des arts pour l'an IV de la République, Sciences morales et politiques*, t. I, thermidor an IV, p. 311 (cité par Agnès Antoine, *Maine de Biran. Sujet et politique*, Paris, PUF (coll. « Philosophiques »), 1999, p. 35).

⁸ Agnès Antoine, *op. cit.*, p. 22.

⁹ Maine de Biran, *L'homme public au temps des gouvernements illégitimes : 1789-1814*, in *Œuvres complètes*, Paris, Vrin, 2000, t. XII-1, p. 93-94.

¹⁰ Agnès Antoine, *op. cit.*, p. 24.

¹¹ *Ibid.*, p. 25.

¹² *Ibid.*, p. 39.

l'empêchement d'être soi suscité par l'insatisfaction et la conscience d'un déphasage par rapport au monde¹³. De même, confronté à une foule de moi égaux, l'individu est condamné à œuvrer sans fin pour sa propre reconnaissance. Tout indépendamment qu'il paraisse, l'individu démocratique est en fait plus que jamais dépendant du regard des autres¹⁴. Il est une *conscience malheureuse*¹⁵ parce que sans cesse jugée, et une *conscience divisée* car condamnée à paraître pour son avantage autre que ce qu'elle est :

« J'ai toujours voulu, je veux encore paraître ce que je ne suis pas, et je néglige trop ce que je pourrais être. Je m'inquiète de voir que je ne parais plus *jeune* et agréable par les formes extérieures et pour vouloir paraître savant ou spirituel je renonce souvent à être sage ou heureux...¹⁶. »

Toujours incertain quant à sa propre situation et à son identité, l'individu démocratique est également dans l'ignorance du but qu'il poursuit. Il est un être enclin à la mélancolie et en proie à l'inquiétude :

« On dit beaucoup à Paris que la révolution a amélioré l'état du peuple : c'est une erreur insigne ; le peuple en plusieurs lieux a plus l'apparence, l'extérieur de l'aisance et du bonheur ; mais il sent dans le fait plus de privations, parce qu'il se compare ; il est plus inquiet, plus agité de vains desirs ; il ne compte plus sur des patrons comme autrefois ; les liens de famille sont relâchés ; la vieillesse plus abandonnée. En perdant ses mœurs simples le peuple a tout perdu sans compensation¹⁷. »

L'analyse faite par Biran de la situation politique de son temps se résume ainsi à la critique du passage d'« un monde dont l'institution sociale et politique est transcendante, à un monde démocratique

¹³ « Je suis, dit Biran, mécontent des hommes parce que je le suis de moi-même et que je ne vois rien à sa véritable place, en commençant par moi-même » (Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. II, p. 86 [31 octobre 1817]).

¹⁴ Agnès Antoine, *op. cit.*, p. 40.

¹⁵ Au sens où l'entend Hegel dans la *Phénoménologie de l'esprit*, à savoir celui de « conscience de la vie », « conscience de l'être là et de l'opération de la vie même », « douleur au sujet de cet être là et de cette opération » (traduction Jean Hippolyte, Paris, Aubier Montaigne, 1945, p. 178).

¹⁶ Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. I, p. 160 (9 juillet 1816).

¹⁷ *Ibid.*, t. III, p. 139 (30 et 31 juillet 1818).

immanent, d'un monde vertical à un monde horizontal »¹⁸ où évolue un sujet empiriste, un sujet sans « moi »¹⁹, dans un Etat transformé en personnage, où le paraître prime sur l'être²⁰, les passions sur la raison, l'anarchie sur la vie réglée des rapports sociaux.

« Quand le pouvoir vient d'*en bas*, dit ainsi Biran, tout est confusion et désordre ; l'anarchie règne dans les idées et les passions de l'individu comme dans les mouvements et les rapports de la société : la souveraineté du peuple correspond en politique à la suprématie des sensations et des passions dans la philosophie et la morale²¹. »

L'époque où vit Biran est ainsi à la recherche d'« une synthèse d'ordre conceptuel »²² entre « un sujet maître de lui-même, mais en fait détaché du corps qui le constitue, et un sujet pur lieu de convergence des sensations de son corps, ou encore, entre un roi-souverain dont la tête unifie par sa *volonté* toutes les parties du corps politique, et une souveraineté populaire »²³. La réalisation de cette synthèse, dont la Restauration s'est voulue la traduction sur le plan politique, a supposé le rejet de l'abstraction, l'attention à « l'état concret des choses »²⁴ et à la connaissance de la société afin de pouvoir en réorganiser les institutions.

En quête D'un point d'appui

Sur le plan public, Biran, qui soutient la Restauration, considère que le point d'appui de la vérité politique ne doit pas être cherché dans l'individu mais dans un principe universel et intangible (en l'occurrence l'autorité monarchique). Or, sa psychologie, dont il définit

¹⁸ Agnès Antoine, *op. cit.*, p. 33.

¹⁹ *Ibid.*, p. 35.

²⁰ *Ibid.*, p. 36.

²¹ Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. II, p. 306 (30 janvier 1821).

²² Agnès Antoine, *op. cit.*, p. 36.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

l'objet, le projet et la méthode, reconnaît comme point d'appui exclusif le moi phénoménal de l'individu, qui se manifeste dans l'effort volontaire, et qu'elle considère comme source unique d'évidence. D'où l'existence d'un effet de contraste entre ses convictions politiques et son œuvre philosophique²⁵. Effet qui se manifeste comme décalage de la temporalité du moi par rapport aux temporalités sociale et historique dont son journal intime, qui fait de la « substance du temps »²⁶ un usage qui lui est propre, constitue l'expression.

Le journal intime, instrument de la pensée

Traduction formelle de « la mise en poussière de l'ordre ancien, [de] la perte du sens et l'impossible unité »²⁷, à l'heure de l'éclatement du monde et de son atomisation, où la conscience se heurte aux limites de sa souveraineté²⁸, le journal constitue, aux yeux de Biran, l'instrument indispensable de la constitution du sentiment du moi que menace la dispersion, tant sur le plan psychologique que sur le plan social :

« En passant de ma solitude champêtre au monde des affaires, dit ainsi Biran, il faut que la sensibilité ou la vie animale s'élève à un ton proportionné à la multitude des impressions et des images qui viennent m'assaillir. Il y a d'abord une *résistance* vitale à ce changement d'état ou de ton ; et de là résulte le trouble des premiers moments, le malaise, la rupture de tout équilibre, le dérangement même de toutes les fonctions. Quand je suis monté organiquement au ton du monde extérieur, je perds la faculté de réfléchir, d'assister à ce qui *se fait en moi*, sans avoir guère plus de tact ou de facilité pour me rendre présent par l'attention aux choses du dehors, organiquement disposé en homme extérieur »²⁹.

²⁵ Bruce Bégout, *Maine de Biran, la vie intérieure. Textes choisis*. Paris, Editions Payot & Rivages, 1995, p. 10 et 11.

²⁶ Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Paris, Hachette (coll. « Littératures »), 2001, p. 64.

²⁷ Agnès Antoine, *op. cit.*, p. 42.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. II, p. 171 (3-4 novembre 1818).

La tenue du journal intime procure à son auteur la possibilité de préserver la vitalité du moi en empêchant celui-ci de « mourir à soi-même, » autrement dit, « de mourir à tout ce qui est le plus *intime*, à ces facultés dont l'exercice peut nous consoler de tout »³⁰. Aussi, interrompre la tenue de son journal traduit-il, aux yeux de Biran, la réalité d'une perte de la vitalité réflexive à l'origine de l'intérêt pour la connaissance de soi et du monde: « Février 1821. – Les interruptions fréquentes de mon journal à cette époque de ma vie sont un signe que je me désintéresse de tout et de *moi-même* à mesure que j'avance »³¹.

Or, ce désintérêt pour le cours des événements du monde et à l'égard de soi-même, affecte la vitalité du moi, comprise comme sentiment de sa propre vie, au contact de ce qu'il y a de plus solitaire en soi, d'inexprimable et dont la « réserve [...] légitime l'effort indéfini d'examen de soi, tant que la vie prête ses forces et sa matière »³².

Gagner le sentiment de sa propre vie

Dans sa forme comme dans son esprit, l'écriture au jour le jour traduit la dispersion du sens en même temps que le désir de le restituer dans un contexte de mouvement³³ de l'Histoire et des hommes à la recherche d'une place sans avoir rien qui les fixe à leur place³⁴, où l'individu soumis au vent de l'instabilité perd littéralement consistance³⁵ – parfois aussi contenance – et peut difficilement s'adonner à la réflexion, en proie à la distraction, au-dessous de lui-même, « deshéuré »³⁶ et privé de tout point d'appui :

³⁰ *Ibid.*, t. II, p. 153 (2 septembre 1818).

³¹ *Ibid.*, t. II, p. 308.

³² Pierre Pachet, *op. cit.*, p. 70.

³³ *Ibid.*, p. 43.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.* p. 44.

³⁶ « Je suis deshéuré, je manque de point d'appui, d'occupation fixe », dit ainsi Biran (voir *Journal*, t. I, p. 125 [7 mai 1816]).

« Je vois déjà tout mon être intellectuel et moral s'évanouir comme l'ombre. L'équilibre entre le dehors et le dedans commence à se rompre. Les écarts de régime menacent déjà ma frêle machine. La vie tend à devenir tout *extérieure* et à perdre son point d'appui intérieur. Dès lors, je ne serai plus rien qu'un misérable fantôme, une vapeur mobile que le moindre souffle remue, dissipe »³⁷.

Gagner le sentiment de sa propre vie à travers l'accès à « l'homme intérieur, qui est un sujet à part, accessible à sa propre aperception ou intuition, qui porte en lui sa lumière propre, laquelle s'obscurcit loin de s'aviver par les rayons venus du dehors »³⁸, constitue dès lors le but de la vie aperceptive³⁹ et l'objet de la pensée.

Vie affective et vie aperceptive

Selon Biran, la pensée, que l'effort de réflexion permet de distinguer des méandres du sentiment d'existence, est de nature complexe⁴⁰. Et cette complexité, source de tensions entre ce qui relève de la sensation et de la perception, de la passivité et de l'activité du moi, constitue le ressort de sa vitalité, soustraite aux effets de l'habitude⁴¹. Biran soutient, en effet, que la pensée devient conscience dès lors qu'elle s'affirme en tant que puissance de résistance à l'infiltration de l'affectivité dans la vie personnelle, et, par conséquent, affirmation de l'individualité psychologique par rapport à l'individualité biologique⁴². La nature intelligente, active et libre de l'esprit se combine ainsi, tout en s'en distinguant, avec la nature simple dans la vitalité qui ressort du domaine

³⁷ Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. II, p. 247 (10 novembre 1819).

³⁸ *Ibid.*, t. II, p. 244 (28 octobre 1819).

³⁹ Ainsi, dira Biran : « La première chose est de vivre en soi, dans la plénitude du moi, pour se croire quelque chose, pour être capable de quelque chose » (*Journal, op. cit.*, t. II, p. 376 [28 juin 1823]).

⁴⁰ Céline Lefève, « Maladie et santé dans les *Mémoires sur l'influence de l'habitude sur la faculté de penser* de Maine de Biran ». *Les Études philosophiques*, 2 (2000), p. 173-201 (cité p. 181).

⁴¹ Maine de Biran, *Mémoires sur l'influence de l'habitude sur la faculté de penser* (1802) in *Œuvres, Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, édité par François Azouvi, Paris, Vrin, 1987, tome II.

⁴² Céline Lefève, « Qu'est-ce qui fait de nous des individus ? ... », conférence prononcée au Collège international de philosophie (Paris), 20 avril 2005.

de la sensibilité physique englobant des classes d'impressions vitales obscures, objet d'exploration de la physiologie.

« Force vivante » et « force libre »

Biran distingue ainsi ce que la *force moi* « opère par une libre activité, déployée sur les parties de l'organisation qui lui sont soumises, [et qui] est exclusivement *perçu* par la *conscience* et *s'y redouble* ou *s'y réfléchit* », de « tout ce qui est étranger à la force du vouloir ou du *moi*, [de] tout ce qui la contraint, l'entraîne ou *l'absorbe*, enfin [de] tout ce qui se fait sans elle dans le corps vivant par une fonction quelconque de la vitalité des organes [et qui] n'entre pas dans le domaine de l'aperception, ne se redouble pas dans la conscience du moi, mais reste plus ou moins obscur dans les limites de la sensibilité *physique* ou de la *sensation animale*»⁴³. Selon Biran, nous sommes ainsi en présence de « deux mondes »⁴⁴ – avec leurs ordres de faits constitutifs, leurs différentes facettes et éléments et les besoins de nature sensible ou intellectuelle naissant en leur sein – dont la prise en compte nous place devant un effet de « contraste » en dépit de toute tentative pouvant être faite pour en penser l'unité :

« ... l'antithèse reste toujours entre la force active qui se connaît, soit qu'elle commande, soit qu'elle obéisse, et la force aveugle qui suit nécessairement une première direction imprimée, entraînant à sa suite des effets aveugles comme elle, entre la force qui est en dedans, pour ainsi dire, des produits phénoméniques en qui elle se manifeste, et celle qui ne se représente qu'au dehors des phénomènes extérieurs. Telle est la ligne de démarcation absolue qui sépare à jamais les sciences physiques et morales en général, et bien spécialement la science des êtres organisés vivants et sentant, la physiologie, et la science intérieure

⁴³ Maine de Biran, *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme*, suivies de *Ecrits sur la physiologie*, (Œuvres, tome IX, édité par Bernard Baertschi, ouvrage publié avec le concours du C.N.R.S., Paris, Vrin, 1990, p. 50.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 88.

des êtres intelligents et actifs, moraux et libres, la psychologie ou la morale⁴⁵. »

Cette distinction essentielle des objets et intentions propres de la physiologie et de la psychologie ne signifie nullement la dépréciation de la première vis à vis de la seconde. En effet, nous dit Biran, avant même que le corps propre ne se rende présent à l'âme⁴⁶ dans l'aperception, « l'analyse physiologique qui s'attache [aux] éléments sensitifs séparés de toute perception saisit quelque chose de plus que de purs abstraits⁴⁷, et aussi plus que de simples mouvements mécaniques »⁴⁸. En outre, si un abîme sépare la *force vivante* agissant sans se connaître, objet d'investigation de la physiologie, et la *force libre* douée de la connaissance et de la conscience d'elle-même⁴⁹, objet de la psychologie, il n'en demeure pas moins que, du fait de la répétition de leur exercice, nos facultés les plus élevées deviennent « de nouveaux instincts également aveugles » faisant de nous des « automates intellectuels ». Enfin, le champ de la physiologie, qui a pour double tâche l'explication des phénomènes relevant des vies organique, affective et impersonnelle, ainsi que l'analyse de l'effet des modes d'exercice de la sensibilité passive dans l'ordre normal et pathologique, embrasse l'étude de la sensibilité et celle des maladies en passant par l'analyse en nous des deux modes d'existence que sont la veille et le sommeil. Son exploration débouche sur la distinction de ce qui relève des affections constitutives du tempérament organique, du sommeil caractérisé par l'absence de la volonté et de l'entendement, du moi et de la personne, enfin, de l'aliénation mentale, en référence à l'œuvre de Pinel (1745-1826).

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 130.

⁴⁷ Autrement dit, d'« idées » ou de « noms abstraits de propriétés ou modes du corps organique » (*ibid.*, p. 101).

⁴⁸ Maine de Biran, *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme*, op. cit., p. 130.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 220.

Ce que penser veut dire

Dans son journal Biran définit la pensée, « qui doit remplir toute l'existence »⁵⁰, comme détermination intérieure du moi, condition d'exercice du métier d'homme, nécessité constante d'un rapport au réel et besoin pensable sur le modèle organique.

La pensée est une détermination intérieure du moi

Hors de l'aperception intérieure ou immédiate, qui engage le corps, il ne saurait y avoir, selon Biran, de certitude quant à ce que doit être la pensée⁵¹. D'où la nécessité de savoir se prémunir de « la force des habitudes du langage et des formes et des notions universelles et nécessaires qui se rapportent surtout à la nature objective »⁵², à l'origine de la formulation du *cogito* cartésien: « ... le moi n'est pas plutôt saisi de lui-même dans le point de vue intérieur, qu'il cherche à se mettre en dehors sous la forme de chose pensante⁵³. » Or, selon Biran, « Le moi[...] n'est point une chose, selon le fait de conscience⁵⁴ ; mais il est lui-même et pour lui-même *sujet d'attribution*, sans être attribué à rien⁵⁵. »

La pensée est la condition de l'exercice du métier d'homme

Au niveau de son exercice pratique, la pensée suppose, selon Biran, l'opération d'un tri, d'une *critique*, au sens propre du terme,

⁵⁰ Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. I, p. 70 (24 avril 1815).

⁵¹ Maine de Biran, *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme, op. cit.*, p. 102.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Biran dit ainsi : « Je ne puis penser et mouvoir librement sans connaître immédiatement ma *force* pensante ou mouvante, non comme substance, mais comme cause ou force qui opère par le *vouloir* » (*Journal, op. cit.*, t. II, 235 [19 août 1819]).

⁵⁵ Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. I, p. 251 (24 décembre 1816).

entre ce qui relève de la sphère de la réflexion et ce qui se trouve assujéti au régime de l'affectivité :

« Penser, c'est se distinguer soi de tout ce qui ne l'est pas et de son corps propre. Les hommes à imagination, dont l'esprit est toujours emporté au dehors, ne *pensent* pas ; ceux dont l'âme reste toujours mêlée *avec* le corps sans exercer aucun effort, aucune activité pour la dégager, ne sont pas des êtres pensants ni des êtres moraux ; l'exercice de la pensée est en même temps un exercice de moralité ; se mettre au-dessus de la nature ou de l'organisme, au-dessus des passions, des affections qui appartiennent à la machine... condition essentielle pour faire son métier d'homme...⁵⁶»

Biran préconise ainsi la pratique d'une véritable ataraxie tout autant destinée à atteindre le bonheur et la sagesse qu'à rendre possible l'accès plénier de l'homme à son humanité au moyen du dépassement du stade de la simplicité vitale à laquelle Biran oppose la simplicité réfléchie, œuvre de la vie active : « Il faut se simplifier pour être le plus parfait et le plus heureux possible. Mon grand malheur ici est d'être trop composé ou multiple »⁵⁷.

Le rapport nécessaire au réel de l'exercice de la pensée

L'importance accordée par Biran au rapport au réel pour l'élaboration de la pensée explique le rôle central qu'il attribue à la construction d'une mémoire du travail de la réflexion confrontée aux fluctuations du quotidien :

« C'est une chose fort singulière pour un homme réfléchi et qui s'étudie, de suivre les diverses modifications par lesquelles il passe, dans un jour ; dans une heure même ces modifications sont quelquefois si opposées qu'on douterait si on est bien la même personne. Je conçois qu'à tel état du corps répond toujours tel état de l'âme et que tout dans notre

⁵⁶ *Ibid.*, t. III, p. 201 (13 janvier 1819).

⁵⁷ *Ibid.*, t. II, p. 111 [12 mars 1816].

machine étant dans une fluctuation continuelle, il est impossible que nous restions dans la même situation absolue d'esprit. Aussi suis-je bien persuadé que ce que l'on appelle coups de la fortune contribue généralement beaucoup moins à notre mal-être, à notre inquiétude, que les dérangements insensibles (parce qu'ils ne sont pas accompagnés de douleur) qu'éprouve par diverses causes notre frêle machine ; mais peu d'hommes s'étudient assez pour se convaincre de cette vérité.

[...] On ne saurait imaginer combien l'étude de nous-même si rare, si peu connue, nous serait utile, de combien d'illusions elle servirait à nous guérir, combien elle nous mettrait sur la voie du bonheur. D'après mes premières idées, si nous reconnaissons que l'état de trouble, d'anxiété est presque purement physique, nous le regarderions comme une maladie, et ayant éprouvé ce qui peut nous garantir ou nous empêcher d'y tomber aussi souvent, nous mettrions ces moyens en pratique. Alors nous aurions pour parvenir au bonheur un but bien plus fixe, bien plus certain que ceux que nous suivons ordinairement, c'est-à-dire ces chimères, ces plaisirs tumultueux qui nous éloignent de ce que nous cherchons, ou qui ne nous distraient un moment que pour nous plonger ensuite dans l'ennui de nous-mêmes, dans la satiété, dans le vide, dans la misère. Continuellement occupé à rectifier ce que nous trouverions de défectueux, de contraire à notre nature, nous ferions chaque jour de nouveaux pas vers la perfection, et par conséquent, vers la félicité⁵⁸. »

Dans ce texte, Biran exprime le doute pesant sur l'identité du moi en raison des changements constants de ses dispositions qui expliquent l'impossible maintien de l'individu dans « une situation absolue d'esprit ». Loin d'être le fait d'éléments exogènes ou transcendants (le destin), ces changements, notamment marqués par le passage de l'état de bonheur à celui de mal-être et d'inquiétude, sont le signe de la vulnérabilité de notre constitution, ainsi que nous l'apprend l'étude de nous-même. Etude qui nous empêche de céder à l'illusion génératrice du « vide » et de la « misère » d'une *conscience* privée de référence à la réalité de notre nature et de tout espoir de rectification progressive de ses jugements. A cette fin, Biran préconise, outre la présence constante à l'esprit d'un but intellectuel servant de lien à nos idées,

⁵⁸ Maine de Biran, *Journal* (vieux cahier, 1794-1795), *op. cit.*, t. III, p. 21-22.

un entraînement précoce à la résistance aux effets contrariants des impressions et de l'habitude⁵⁹ afin de rendre possible la construction dynamique, polémique et persévérante⁶⁰ du sujet contre ce qui l'empêche d'être lui-même, à savoir, les obstacles opposés par la vie animale ou sensitive à l'activité de l'âme et les images qui obscurcissent la vie intellectuelle⁶¹, laquelle ne peut se développer et s'enrichir sans une continuité d'effort :

« La manière dont j'ai travaillé jusqu'à présent est seule appropriée à mes dispositions organiques et intellectuelles : c'est de me renfermer dans un seul sujet et de lutter contre toutes les distractions, de faire un effort continu, jusqu'à ce que je sois absorbé et que je n'aie pas d'autre idée ni même d'autre désir que de me pénétrer de mon sujet, que toutes mes facultés en soient dominées sans partage, que je perde le sommeil, l'appétit en m'en occupant etc... Alors, je suis capable de concevoir et de faire ; hors de là, je suis au-dessous du médiocre, parce que ma première prise est toujours lente, embarrassée et lâche⁶². »

La suspension de la satisfaction de besoins vitaux (en l'occurrence ceux du sommeil et de l'alimentation) relève ainsi, selon Biran, du régime normal de dispositions organiques et intellectuelles propres à l'activité de pensée. Biran ne se livre toutefois pas ici à une apologie de l'ascétisme intellectuel mais à la valorisation des vertus de la concentration, dont le maintien et le renforcement ont pour effet la domination sans partage des affects et facultés de l'individu par le sujet d'étude qu'il explore et qui l'absorbe entièrement. Ce passage de la distraction à la concentration la plus extrême ou passionnée, produit de l'absorption de la sphère de la vitalité organico-physiologique (« instinctive » ou « simple »⁶³) et du domaine des habitudes de vie sociales et indivi-

⁵⁹ *Ibid.*, t. II, p. 144 (11 juin 1816).

⁶⁰ Anne Devarieux, *Maine de Biran. L'individualité persévérante*. Grenoble, Jérôme Million, 2004.

⁶¹ Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. III, p. 185 (30 novembre 1818).

⁶² *Ibid.*, t. II, p. 129 (16 mai 1816).

⁶³ Tout comme Herman Bøerhaave (1668-1738), Maine de Biran définit l'homme comme être « simple en vitalité » et « double en humanité » : « Jusque dans le plein développement de toutes ses facultés, lorsqu'une sensibilité toute affective est portée au ton le plus élevé, l'homme sent et vit encore sans aperception de lui-même ou des impressions qu'il éprouve ; et c'est

duelle par la sphère de l'humanité réflexive, marque le passage de l'impersonnalité à la personnalité. Il rend également possible l'accès à l'unité de la vie du moi et au plein accomplissement de ses actions⁶⁴. Il est enfin la condition de la santé intellectuelle et morale de l'homme, du dépassement de sa « nullité »⁶⁵.

Du besoin organique de penser

Ne pas être « au-dessous de soi-même », être le moins « distrait ou somnambuliste »⁶⁶, avoir « un but fixe et la certitude que ce but est digne d'une créature raisonnable »⁶⁷, constitue, selon Biran, l'exigence majeure de l'exercice du métier d'homme et la condition de son bonheur⁶⁸, pour peu qu'il sache passer d'une vie affairée à un état plus tranquille où il peut jouir de la maîtrise de son temps après s'être commandé une occupation et s'y être attaché⁶⁹. En cas contraire, la vie est alanguie et privée d'intérêt :

« En tout ma vie est plus molle, plus désintéressée⁷⁰ qu'elle l'ait jamais été. Je ne puis m'imposer la tâche d'un travail suivi et journalier. Mes

ainsi que son existence peut être ramenée à cet état de simplicité native, signalée avec tant d'énergie et de vérité par un philosophe célèbre (*homo simplex in vitalitate, duplex in humanitate*, Boerhaave, *De morbis nervorum*) – état antérieur, dans l'ordre du temps à la naissance du moi conscient, et qui semblerait être comme la résultante de toutes les forces organiques [«] qui conspirent et consentent [»] dans une commune vie (*conspiratio una [consentientia] omnia*, Hip.) (*De l'aperception immédiate*. [Mémoire de Berlin 1807], édité par Ives Radrizzani, Paris, Vrin, 1995, p. 59-60). Quelques lignes plus loin, Biran ajoute que « tout ce qui, dans l'être vivant ou sentant, est ou pourrait être, du simple fait de l'organisation, soumis aux lois de la [vitalité] et étranger à celles de la pensée intérieure, doit rentrer dans le domaine de la [physiologie] » (*ibid.*, p. 60).

⁶⁴ Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. I, p. 20 (du 25 septembre au 1^{er} octobre 1814).

⁶⁵ « J'ai, dit Biran, fait le commencement d'une opinion, mais comme je me suis interrompu sans cesse et que ma vie est toute coupée, je commence tout et ne finis rien. Je fais une suite de petits efforts, qui n'aboutissent à aucun résultat complet. Je suis constitué dans un état de maladie intellectuelle et morale, et j'ai conscience de ma nullité » (*Journal, op. cit.*, t. I, p. 20 [du 25 septembre au 1^{er} octobre 1814]).

⁶⁶ Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. II, p. 21 (5 au 10 mars 1817).

⁶⁷ *Ibid.*, t. I, p. 123 (4 mai 1816).

⁶⁸ « Il n'y a, dit Biran, qu'un travail réglé en proportion avec les facultés et les dispositions naturelles de notre esprit, qui puisse nous rendre heureux et nous faire doucement passer la vie » (*Journal, op. cit.*, t. I, p. 123 [4 mai 1816]).

⁶⁹ Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. I, p. 123 (4 mai 1816).

⁷⁰ Dépourvue d'intérêt.

facultés intellectuelles et morales sont assujetties à tous les caprices de mes nerfs ; quelquefois mon cerveau se monte par suite de ses anciennes habitudes et aux heures de travail accoutumé ; je commence quelque chose, et je sens le besoin organique de penser, de travailler d'esprit, comme ont sent à certaines heures le besoin de manger ; mais les distractions, les devoirs, les affaires du dehors surviennent, et je suis entraîné loin de mon instinct méditatif. Ainsi se passe dans le vide et les contrariétés une existence qui pouvait devenir utile, si elle eût été plus bornée à *l'intérieur*, qui est son champ propre et naturel⁷¹. »

Le besoin de penser, de nature organique et coutumière d'une part, instinctive et rationnelle, d'autre part, constitue, selon Biran, une bipolarité au sein de laquelle le philosophe se trouve tantôt proche, tantôt éloigné de son aspiration profonde à la méditation intellectuelle témoignant de la capacité de son âme à vivre ou à « penser à elle ou de vivre en elle-même » au-delà d'« une certaine quantité de mouvements et de sensations [du corps] auxquels l'âme ne prend qu'une part passive »⁷².

Reçu: 14/04/2016

Recebido: 04/14/2016

Approuvé: 25/08/2016

Aprovado: 08/25/2016

⁷¹ Maine de Biran, *Journal, op. cit.*, t. II, p. 103-104 (du 28 janvier au 2 février 1816).

⁷² *Ibid.*, II, p. 161 (9 juillet 1816).